

Introduction.

Le droit à la ressemblance

Les émeutes que la France connaît périodiquement, et a connues plus récemment encore, ont fini par requalifier dans le discours public, politique, médiatique et intellectuel la thématique de l'*assimilation* et de l'*intégration* qu'elles soient sociales, culturelles ou identitaires. La dislocation de la société française, parfois admise au plus haut sommet de l'État, et redoutée à l'étranger, pose la question du ressenti identitaire et des écarts d'appartenance qu'elle sous-entend. S'en prendre aux institutions et symboles français, et notamment à l'école ou à la bibliothèque, quel qu'en soit le motif de départ, assume une lecture qui dépasse le simple fait divers, et requiert une réflexion profonde sur le degré et les modalités d'*adhésion* à la France de la part de toute une partie de la population, notamment issue de loin ou de près de l'immigration.

C'est dire combien ces enjeux vont bien au-delà de la sphère des faits isolés ou de l'actualité décryptée sur les plateaux médiatiques, pour s'affirmer en tant que faits de société, convoquant également une approche culturelle, et notamment littéraire, pour prendre toute la mesure de ce que peuvent l'écrivain et la fiction, ce qu'ils disent et traduisent du rapport - problématique, détesté ou chéri - à la France comme entité nationale et récit historique et symbolique.

Comment les créateurs culturels, issus directement ou indirectement de l'immigration disent *nous* avec la France et son peuple, ou complexifient et nuancent leur rapport d'appartenance à ce pays (ou à d'autres pays d'accueil) ; cette France qui fut, il convient de le rappeler, la seule, avec les États-Unis d'Amérique, à susciter un véritable désir historique d'assimilation universaliste.

Paradoxalement, la notion de « droit à la ressemblance » peut nous sembler provocatrice, tellement la *doxa* dominante a érigé en dogme et en expression unique autorisée « le droit à la différence ». Or, elle fut un temps le slogan et la revendication implicites d'organismes ou mouvements sociaux tels que *S.O.S racisme* ou la *Marche beur* de 1983 (il y a précisément 40 ans, ces fameuses 40 années que d'aucuns pointent négativement du doigt en France). Le droit à devenir, à s'intégrer et dire *nous* avec le peuple autochtone et historique, à la reconnaissance de plein droit dans la société française (ou autre), à s'y voir représenté comme les Français issus d'ici et non d'ailleurs, telles étaient les revendications et les argumentaires véhiculés jadis.

Le fait est que, pour diverses raisons, le temps est désormais à la mise en exergue de la différence et de la diversité exacerbées, et que ce changement de logiciel ou de curseur idéologiques et sociopolitiques constitue même le projet stratégique de la nouvelle gauche, voire de l'Union européenne.

Mais elle est loin de faire l'unanimité sociologique et idéologique, notamment en France ou en Europe, où le débat sur l'immigration n'est plus tabou, et où les politiques restrictives et assimilatrices scandinaves sont vantées comme autant d'exemples à suivre, alors que les extrêmes identitaires (gauche et droite confondues) vident le centre politique à chaque acte électoral.

Cependant, et pour revenir sur le plan culturel et littéraire, l'*assimilation* continue d'inspirer ou d'encadrer des écrivains et des fictions migrants de langue française dont les origines ne s'affichent pas comme une entrave à l'appartenance nationale. Ils sont français, belges, canadiens sans s'imposer une assignation à différence. Ils entrent dans la logique aznavourienne rendue par la célèbre phrase : « J'ai abandonné une grande partie de mon arménité pour être Français ».

C'est à ces difficiles équilibres que cette publication entend réfléchir librement, et à partir d'une pluralité de contextes et circonstances identitaires ou migrantes. Tout d'abord, avec l'apport autobiographique et fictionnel de l'écrivaine et journaliste **Malika Madi**, qui revient sur son ouvrage majeur *Nuit d'encre pour Farah*. Ensuite, avec une réflexion critique de **Beatriz Coca** sur les dispositifs fictionnels qui, dans le roman *La carte postale* d'Anne Berest, permettent de mettre en lumière un passé migrant aux identités mêlées, mais aussi un désir d'appartenance et de ressemblance linguistique et socioculturelle par rapport aux pays d'accueil.

De son côté, **Brigitte Natanson**, plusieurs romans graphiques et bandes dessinées à l'appui, porte son attention sur quelques albums autobiographiques d'auteurs issus de l'immigration illustrant les vécus et négociations identitaires propres à leurs processus d'assimilation, alors que **Fátima Outeirinho** procure une lecture stimulante du roman *Désorientale* de Négar Djavadi pour en dégager les enjeux émergeant du déplacement, de l'exil ou de l'errance, et de certaines liminalités à résoudre, lesquelles dépassent le cadre d'une simple inscription nationale, et que **Frédéric-Gaël Theuriau** s'entretient avec l'écrivain canadien Hédi Bouraoui, dont le parcours migratoire et les écrits sur la littérature migrante dans le contexte multiculturaliste de ce pays inspirent la notion opératoire de « transculturalisme ».

Pour **José Domingues de Almeida**, le focus est mis sur les écritures littéraires et militantes qui, dans le domaine francophone, contreviennent à la *doxa* qui assigne les écrivains, souvent contre leur gré, à leur *extranéité* exotique ou victimaire ; ce que **Mokhtar Belarbi** problématise et complexifie à partir d'une critique de la définition et des attentes théoriques par rapport à la littérature dite « beure ».

Enfin, **Tina Mouneimné Van Roeyen** propose une analyse de deux romans belges contemporains écrits par des auteurs de la troisième génération d'immigrés

issus de l'Europe de l'Est, notamment *Le Sang des bêtes* de Thomas Gunzig et *Un corps tropical* de Philippe Marczewski afin d'y déceler les ressemblances et les dissemblances des stratégies identitaires des héros.

Il ressort de ces réflexions et études critiques que la question - problématique, certes - de l'*assimilation* se pose toujours comme fondement et référence pour les écrivains issus des parcours migrants, et ce en dépit des tendances théoriques ou idéologiques qui voudraient les assigner à un potentiel différentiel ou exotique, voire les exclure de la simple possibilité d'insertion dans les récits nationaux. Aussi, le droit (quand ce n'est pas le devoir de) à la *différence*, dont notre époque vante les vertus et les avantages, n'exclut-il pas son corolaire à la *ressemblance*, et à vouloir devenir d'ici et de le revendiquer.

Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida